



**Exposition du 28 septembre au 3 novembre 2012
au Lieu d'art contemporain - La Halle**

Avec les vidéos de :

Béatrice Gibson, *A Necessary Music*, 2008

collection d'Isabelle et Jean-Conrad Lemaître

Jordi Colomer, *No ? Future !*, 2006

collection Fonds régional d'art contemporain Provence-Alpes-Côte d'Azur, Marseille, France

Louidgi Beltrame, *Gunkanjima*, 2010

collection Fonds régional d'art contemporain du Centre, Orléans, France

Valérie Jouve, *Time Is Working Around Rotterdam*, 2006

collection MAC/VAL, musée d'art contemporain du Val-de-Marne, France

Quatre vidéos, quatre lieux : une île (Roosevelt Island) près d'une île (Manhattan) qui est un port sur l'Atlantique. Un port, à l'autre bout de l'océan, sur la mer, Le Havre. Une île, japonaise, Gunkanjima, vouée à l'activité la plus souterraine, sous-terrienne, l'extraction minière, aujourd'hui abandonnée.

Enfin un port, mais en pleine terre, Rotterdam, au confluent de la Meuse et du Rhin dont les eaux luttent contre le flux contraire de la mer du Nord.

Quatre vidéos, au bord des eaux, notre vie sur terre, l'espace, le temps, les sons, les bruits qui font musique, les mouvements qui font image, nos liens, nos frontières.

Des villes habitées, avant, aujourd'hui, demain ?

La visite de l'exposition dure le temps d'une séance de cinéma.

Entrée libre

mardi & vendredi 16h/19h

mercredi & samedi 9h/12h & 14h/18h

Les Rendez-Vous

> dimanche 14 octobre 14h/18h ouvertures du Lieu d'art dans le cadre [Journée de l'art contemporain](#)

> mardi 2 octobre à 18h présentation et projection 1/2

> mardi 16 octobre à 18h présentation et projection 2/2

> une émission avec Radio Royans Vercors et Patrick Romieu chercheur associé au [CRESSON](#) à Grenoble, Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain + **une balade sonore pour (re)découvrir Pont en Royans samedi 27 octobre à 14h30 (durée 1h30 / sur inscription)**

Les + de la Médiathèque

un espace dédié à l'exposition avec des livres d'artistes, des romans, des BD, des films, des revues...



Lieu d'art contemporain - La Halle / 38 680 Pont-en-Royans / 04 76 36 05 26

www.lahalle.org / www.lahalle.mobi



Béatrice Gibson **A Necessary Music**

2008
vidéo 28'

collection Isabelle
et Jean-ConradLemaître

Liens :
[site dédié au projet](#)
[vidéo en ligne / Ubuweb](#)
[B.Gibson](#)

Roosevelt Island / Manhattan / New-York

Roosevelt Island est une petite île reliée par un téléphérique et traversée par le Queensborough Bridge. La vue sur Manhattan y est imprenable. Auparavant dénommée Welfare Island, l'île accueillait au 19ème siècle le plus grand asile psychiatrique de New York, un hôpital, et d'autres institutions d'enfermement. Elle abrite à présent un des projets de logements sociaux modernistes le plus visible pourtant peu connu. Dans les années 60, Roosevelt Island devient un laboratoire pour projets architecturaux futuristes : casino flottant, musée, cimetière, parc de loisir aquatique. Le projet de l'architecte Philip Johnson est retenu. Il propose un plan d'urbanisme et la création de trois ensembles, une enclave de béton bucolique et utopique, pour communauté restreinte.

Comme Roosevelt Island, petit ruban de terre lové entre Manhattan et le Queens, le film *A Necessary Music* coule entre plusieurs voix et récits : les habitants, Robert Ashley, des extraits de la nouvelle de science-fiction d'Adolfo Bioy Casares, *L'Invention de Morel* (1941). Il est conçu comme un morceau de musique, et explore l'imaginaire collectif de l'île au paysage urbain utopique et des voix qui l'habitent. *A Necessary Music* passe d'une visée réaliste (récits et présences des habitants) à une narration imaginaire (extraits de *L'Invention de Morel*) : ce qui commence comme un documentaire devient une sorte de fiction ethnographique sur l'île et ses habitants. C'est aussi une recherche à l'intérieur de la représentation elle-même. Histoire, mémoire, témoignage, fantasme, imaginaire, que laisse voir et entendre Roosevelt Island ?

A Necessary Music est une collaboration avec le compositeur Alexander Waterman.

Diplômée en philosophie de l'Université de Manchester, Béatrice Gibson s'installe à Bombay de 1999 à 2003. Avec Vishwas Kulkarni, elle fonde le collectif artistique « nungu » et la revue électronique d'arts et de culture éponyme. Le collectif publie et réalise une série de projets de documentation urbaine et d'art médiatique. Suite à la dissolution du collectif, Béatrice Gibson retourne à Londres et fait une maîtrise au sein du département Visual Cultures du Collège Goldsmiths. Sa pratique artistique se concentre sur le politique et le poétique des espaces et des lieux quotidiens. Elle fusionne architecture, art, vidéo et musique, et ses œuvres vont de la performance au film, en passant par le texte. Parmi les plus récentes, « taxi_onomy » (2005-06), une collaboration avec l'architecte Celine Condorelli ; « if the route :The Great Learning of London [A Taxi Opera] » (2007), réalisée avec le musicien et compositeur Jamie McCarthy. Au cours de l'année 2007, Béatrice Gibson a été accueillie en résidence au Whitney Museum of American Art.



Jordi Colomer **No ? Future !**

2006
vidéo 9'47

collection
Fonds régional d'art contemporain
Provence-Alpes-Côte d'Azur,
Marseille, France

Liens :
[**Jordi Colomer**](#)
[**FRAC PACA**](#)

Rue de Paris / Le Havre

La rue de Paris était la Grand-Rue ou "voie royale" empruntée par les successeurs de François Ier, fondateur du Havre. Vitrine du Havre durant plusieurs siècles, elle reliait le port au village. Plus tard, l'hôtel de ville et le grand quai sont construits à ses extrémités. Au début du XXe siècle, elle est la rue des cafés, des grands hôtels, des premiers grands magasins, une rue de capitale. Elle est reconstruite après les bombardements de la Seconde Guerre mondiale, de même que le centre-ville, par l'architecte moderniste Auguste Perret. Elle ne retrouvera jamais son activité florissante, avec la fin de l'industrialisation et des lignes maritimes vers New-York.

Une voiture noire roule à la nuit tombante sur une voie rapide ; accrochée sur son toit, une enseigne lumineuse clignotante : *No ? Future !*. À l'aube, elle s'arrête dans le centre-ville. La conductrice en sort et se met à marcher rue de Paris au rythme d'un tambour, de cris, et à sonner aux interphones. Aucune réponse. La ville dort encore, malgré le tapage. *No ? Future !*, la devise rendue célèbre par les Sex Pistols, est ici transformée par les signes de ponctuation. Publicité d'un cirque ou d'un casino ? Peut-être un dialogue, une proclamation officielle, un slogan de manifestation, voire un prêche religieux. Militante d'une cause perdue, crieur sans public, l'héroïne pourrait être une Jeanne d'Arc ou une Mère Courage des temps modernes. Même si son geste suscite peu de réactions, il brise le silence. Pour Jordi Colomer, l'urbanisme influence le comportement humain, ce que souligne le dispositif : *No ? Future !* est présenté dans une petite pièce carrée en carton à laquelle on accède par une porte étroite grossièrement découpée.

Jordi Colomer se forme à l'architecture, à l'art et à l'histoire de l'art, dans une Barcelone des années 80 en pleine effervescence post-franquiste. Il pratique de multiples média dont la photographie et la vidéo, qu'il met en scène dans l'espace d'exposition. Il crée des situations relevant d'une sorte de « théâtre dilaté » dans l'espace du spectateur. À partir de sa découverte du cinéma d'avant-garde allemand des années 30, il commence à utiliser la vidéo comme lien entre ses pratiques de la performance, du théâtre et de la sculpture. Il réalise alors des tournages extrêmement construits, où le décor détermine entièrement le comportement des personnages. À partir de 2001, Jordi Colomer intègre l'espace urbain à ses scénographies, et explore les divers lieux (quartiers, routes, déserts, terrasses...). Les voyages et les grandes villes du monde lui permettent de garder un regard étranger sur les différents décors urbains. C'est l'époque d'Anarchitekton (2002-2004), un projet itinérant parcourant quatre grandes villes globales (Barcelone, Bucarest, Brasília, Osaka), de No? Future! (Le Havre, 2004), de Cinecito (La Havane, 2006), En la Pampa (désert d'Atacama, Chili, 2008), Avenida Ixtapaluca (des maisons pour Mexico, 2009), The Istanbul Map (Istanbul, 2010). Dans ces œuvres-voyages le déplacement est un leitmotiv, l'action isolée d'un personnage, teintée d'humour absurde, interroge les possibilités de survie poétique qu'offre la métropole contemporaine.



Louidgi Beltrame ***Gunkanjima***

2010
vidéo 33'

collection
Fonds régional d'art contemporain
du Centre, Orléans, France

Liens :
[Frac Centre](#)
[Galerie Jousse](#)
[entretien avec Patrick Javault](#)

Gunkanjima / Préfecture de Nagasaki / Japon

« Avec *Gunkanjima*, Louidgi Beltrame contribue une nouvelle fois à la construction d'une autre histoire de l'urbanisme : celle des cités englouties et des villes fantômes, réelles ou idéales, qui nourrissent depuis toujours l'imaginaire des artistes et des architectes. Surnom de l'île de Hashima, située au large de Nagasaki au Japon, Gunkanjima (« île navire de guerre ») fut le théâtre d'une expérimentation industrielle et urbaine inédite suite à la découverte d'un gisement de houille au XIX^e siècle. Entre 1899 et 1931, Hashima est l'objet d'une urbanisation verticale poussée à l'extrême et subit des aménagements pour gagner sur la mer. Habitations, écoles, jardins d'enfants, temples, hôpital, commerces, restaurants, administrations... sont construits, donnant une allure futuriste à l'île qui évoque dorénavant un navire de guerre. Evacuée en trois mois seulement suite à la fermeture de l'exploitation houillère en 1974 et aujourd'hui abandonnée, Gunkanjima paraît à la fois figée dans le temps et prise dans un mouvement entropique. À travers les différents éléments qui composent son installation, Beltrame propose un parcours destiné à faire surgir les fantômes qui peuplent encore le site : le plan, les objets trouvés sur l'île, les images et certains commentaires en voix-off de la vidéo documentent l'histoire réelle de l'île en mettant à jour les différentes strates historiques qui l'ont dessinée au cours du temps, depuis sa constitution géologique jusqu'au quotidien de ses habitants. Mais l'artiste joue également sur l'aspect post-apocalyptique de ce décor pour réaliser une œuvre qui oscille entre documentaire archéologique et fiction scientifique. Le film super 8 (*Katashima Torpedo Base*) qui ouvre l'installation montre une architecture spectrale, comme surgie des eaux (une tour de guet située en pleine mer dans la base navale de Katashima), et semble marquer l'entrée dans un territoire énigmatique. Le montage de la vidéo consacrée à Gunkanjima, souvent en plans fixes, offre quant à lui une vision kaléidoscopique qui interdit toute compréhension rationnelle de la ville. Les extraits en voix-off de Borges et de J.G. Ballard ajoutent au mystère que l'artiste laisse planer autour de l'île, tandis que le traitement réservé aux ruines participent de la déréalisation du récif : filmées comme des sculptures monumentales, elles quittent progressivement l'Histoire pour accéder à une forme d'éternité. »

Gilles Rion

« À travers ses vidéos et ses installations, l'artiste Loudji Beltrame interroge les vestiges de l'architecture moderniste. Empreint de littérature d'anticipation, son travail s'attache à révéler la part inconsciente et les phénomènes de déliquescence de lieux marqués par la catastrophe ou de cités idéales construites au cours du XX^e siècle. Envisageant l'architecture comme un objet narratif, il élabore un système d'analogies entre le cinéma et le modernisme architectural, « machines à rêver et à contrôler » selon l'artiste, qui contribuèrent à l'édification de l'inconscient collectif du XX^e siècle. Si ses vidéos – qui tiennent autant du documentaire que de la fiction – s'envisagent comme des récits et leurs dispositifs de projection comme des parcours, elles échappent néanmoins aux lectures linéaires ou totalisantes que proposent traditionnellement le cinéma et l'architecture. Dans *Les dormeurs* (2006), l'artiste filme des figurants endormis dans le sous-sol d'une banque d'Hiroshima, bâtiment miraculeusement épargné par l'explosion nucléaire et aujourd'hui restauré. À ces plans se succèdent ceux montrant un hôpital militaire américain délabré sur l'île de Yakushima. Pour *Brasilia/Chandigarh* (2008), il recourt à la fiction pour structurer le film et mettre en regard les deux villes nouvelles historiques. Les personnages – comédiens ou badauds – paraissent esseulés au milieu des formes monumentales, vides et fantomatiques. Dans *CineLândia* (2012), Beltrame accompagne des vues de la maison de l'architecte Oscar Niemeyer, aujourd'hui désertée et envahie par la végétation, de la lecture de *Tecnicamente Dolce*, script du cinéaste Michelangelo Antonioni. Par la juxtaposition des plans, des lieux et des langages, l'artiste tend ainsi à favoriser le glissement sémantique et les associations d'idées tout en offrant une représentation éclatée et labyrinthique qui immerge le visiteur dans le chaos d'un « futur arrivé à sa fin ». Diplômé de la Villa Arson, de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Marseille et du Fresnoy – Studio National des Arts contemporains, Loudji Beltrame vit et travaille à Paris. Son travail a fait l'objet d'expositions personnelles (Pinchuk Art Center, Kiev, 2007 ; Musée d'Art Moderne et Contemporain, Strasbourg, 2008 ; Les Eglises, Chelles, 2010 ; Galerie Jousse, Paris, 2012) et collectives (Palais de Tokyo, Paris, 2003 et 2006 ; Fondation Ricard, Paris, 2007 ; Muzeum architektury, Wroclaw, 2010 ; Le Plateau, Paris, 2010). Il a bénéficié d'une résidence hors-les-murs de la Villa Médicis en 2006. »

Gilles Rion



Valérie Jouve *Time is working around Rotterdam*

2006
vidéo 25'

**collection MAC/VAL, musée d'art
contemporain du Val-de-Marne, France**

Liens :
[vidéo en ligne / Lightcone](#)
[Galerie Xippas](#)
[MAC/VAL](#)

Rotterdam

Ce projet est né d'une commande de l'Atelier HSL. Cette Fondation commande des œuvres à des artistes européens sur les transformations qu'induisent le passage du TGV sur le territoire hollandais. Avec la construction de la première voie pour train à haute vitesse dans les Pays-Bas, la « HSL- Zuid », qui relie Amsterdam, Rotterdam et la frontière belge, les possibilités de déplacement se sont accrues, grâce à l'ouverture d'une nouvelle dimension temporelle. L'appréhension des vitesses existantes est modifiée par cette nouvelle connexion plus rapide : ce qui était lent, devient encore plus lent.

Valérie Jouve choisit l'image-mouvement pour évoquer la révolution spatio-temporelle de ce territoire jusque là laissé vierge de tout passage à grande vitesse. Le film est un « rail movie » dans lequel la caméra emmène le spectateur à Rotterdam : elle emporte le spectateur à travers les routes encombrées et les rues commerçantes, s'immobilise parfois, poursuit alors son voyage en tramway, par autoroutes ou voies navigables pour atteindre la campagne limitrophe. C'est un film sans dialogue, ni récit. Des propres mots de l'auteur, le film est une chorégraphie, une composition visuelle et rythmique. Son scénario repose tout entier dans l'enchevêtrement des différentes vitesses qui rythment les déplacements des habitants, les mouvements de la foule ordinaire et des véhicules dans leur environnement.

Une nouvelle temporalité crée une nouvelle relation à l'espace, ce film tente d'en donner une expérience physique : de la ville décor, aux corps qui l'activent comme une machine, jusqu'à une évocation abstraite qui la déréalise.

« La ville : une machine, mais aussi une chimie, une réalité impossible à embrasser, à tenir, une sensation irraisonnée. La photographie : une inscription abstraite, un processus fascinant, mais aussi une vision mécanique du monde, une autorité du vraisemblable, et donc une certaine authenticité. C'est l'outil le plus approprié à la machine urbaine, parce qu'il l'accompagne dans l'acceptation générale du contrôle. Pourtant, il y a plusieurs mondes qui tirent dans des directions différentes. La ville produit toujours : des lieux, des gens qui ne vont pas dans le même sens ; des corps singuliers qui s'affirment dans leur seule présence, leur posture, leur conscience. Seulement, pour le moment une voix éteint l'autre. L'ordre pourrait-il avoir le dernier mot ? Les « personnages » (au sens romanesque) posent cette question, simultanément, ils inventent, construisent des villes utopiques et leur propre projection. La photographie, comment peut-elle tordre l'ordre établi par sa seule vision optique ? Comment rejouer la sensation au-delà des règles

mathématiques ? Je me moque des qualités requises, puisque j'aimerais approcher au plus près de l'abstraction de la chose, de son sens ultime ; hors réalité, sans aucune confiance en ce qui concerne la relation de l'image au réel.

Des mouvements, des rythmes : la photographie est voisine de la musique. James Agee a posé un langage, des mots très simples pour imaginer une composition visuelle, au sens musical du terme. Pas d'utilisation esthétique du mur mais la nécessité d'une sonorité qui habite l'espace. Habiter l'espace. Des images se succèdent, se questionnent, opposent des mondes et des corps. Le rythme, les tonalités utilisent les images pour une composition visuelle, le temps d'un lieu. Les images, elles, préexistent au montage ; chaque image est une histoire, et chacune à sa manière, taquine la tromperie de la photographie. Les collages, l'évacuation de la perspective, des signes, toutes les contorsions à la règle m'apportent du plaisir et tirent l'outil vers des horizons étrangers. Portant, un regard est porté sur nous, sur la société des hommes, voici la photographie compagne d'observation. Passer ma vie à déambuler dans mon époque me convient, si j'accompagne ce mouvement que j'ai choisi. La ville est une matière « extra-ordinaire », presque une folie. Le montage porte le mouvement, la mise en mouvement, un jeu harmonique ou un jeu en rupture, la tonalité du corps du violoncelle ou le souffle immatériel des sons électroniques. (...) »

La ville, Valérie Jouve, 2002 In Valérie Jouve, éditions Hazan, 2002.

Le Lieu d'art contemporain bénéficie des soutiens de

La Commune de Pont-en-Royans / La Communauté de Communes de la Bourne à l'Isère

Le Conseil général de l'Isère / Le Conseil régional Rhône-Alpes / La DRAC Rhône-Alpes